

Michel Puech

Le choix de la féminisation d'Antonin Artaud (1896/1948)¹

« Qu'il serait beau d'être une femme en train de subir l'accouplement. »

Lacan, dans son article « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose² », remarque à propos des mémoires de Schreber que l'entrée dans sa seconde maladie débute par ce fantasme. Lacan précise que ses Mémoires ne sont pas simplement un témoignage écrit, mais la production-même d'un état terminal de la psychose³.

Les fantaisies de féminisation lors d'épisodes psychotiques ne sont pas rares dans la littérature et dans les témoignages de patients. Daniel Paul Schreber, Louis Althusser, Antonin Artaud, ont laissé trace dans leurs écrits de cet éprouvé parfois accepté, parfois refusé. Lacan propose le terme de « pousse-à-la-femme », terme qu'il introduit dans son article « L'étourdit⁴ » pour désigner cette position féminine lorsqu'elle se présente dans un mécanisme proprement psychotique d'une identification délirante féminine qui va jusqu'à absorber complètement le sujet.

Antonin Artaud, dès 1946, dans ses écrits et sa correspondance regroupés sous le titre général *Œuvres complètes*, évoque ce fantasme de féminisation : « l'être ne commence pas par l'âme, il se fait par la forme d'un corps, principe que j'anime peu à peu et pousse jusqu'à la femme⁵ ». Lacan n'a jamais fait d'allusion à une rencontre avec Artaud, mais aurait-il pu lui emprunter l'expression « pousse-à-la-femme » ? Artaud a rencontré à Sainte Anne le docteur L qu'il décrit comme psychiatre et psychanalyste dans *Van Gogh le suicidé de la société* :

[...] pas un psychiatre, en effet, qui ne soit un érotomane notoire. Et je ne crois pas que la règle de l'érotomanie invétérée des psychiatres

¹ Intervention réécrite présentée dans le cadre de l'Espace clinique des psychoses le 12 septembre 2013, à l'hôpital Montperrin d'Aix-en-Provence.

² J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 566.

³ *Ibidem*, p. 572.

⁴ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 466. Ce texte est daté du 14 juillet 1972.

⁵ A. Artaud, *Œuvres complètes*, t. XXI, Paris, Gallimard, 1985, p. 219.

puisse souffrir aucune exception. J'en connais un qui se rebella.... Moi, monsieur Artaud, me dit-il, je ne suis pas un érotomane, et je vous défie bien de me montrer un seul des éléments sur lesquels vous vous basez pour porter votre accusation. Je n'ai qu'à vous montrer vous-même, docteur L., comme élément⁶.

Ce docteur L est-il Lacan ?

Cette expression de pousse-à-la-femme a-t-elle pour but de désigner le moteur d'une forme d'orientation féminine de la jouissance qui se dégage du fonctionnement du psychotique? Il ne s'agirait donc pas là d'une féminisation réelle du sujet, mais plutôt d'une dérive pulsionnelle, d'une féminisation du discours ? Ce terme de féminisation, que Lacan utilise plusieurs fois dans le séminaire *Les psychoses*, convient-il ? « Nous ne dirons ni émascultation, ni féminisation, ni fantasme de grossesse, car cela va jusqu'à la procréation⁷ ». Néanmoins, Lacan le réutilise dans les *Écrits* à propos de Schreber : « Celui-ci lie la féminisation du sujet à la coordonnée de la copulation divine⁸ ».

Ce processus psychotique de féminisation du sujet, qu'il soit de sexe anatomique masculin ou féminin, est dû à une interprétation délirante de la jouissance qui l'envahit et qui n'est pas localisée par le signifiant du phallus forclos. Dans la psychose, le sujet est envahi par la jouissance de l'Autre, jouissance non cadrée par la loi symbolique. Le sujet se trouve de ce fait confronté à l'impossible construction de son identité sexuée, un des effets repérables en est la transformation délirante de Schreber en femme pour devenir l'épouse de Dieu.

Le délire de transformation féminine apparaît pour Artaud avec la question de la procréation, de l'engendrement de Jésus-Christ : « Je souffrirai le christ en moi comme une Mère d'abord afin de lui donner corps et comme un Père dans toutes les tentations [...] »⁹. Antonin Artaud se prénomme Antonin, Marie, Joseph. Ces signifiants, prénoms des parents de Jésus, portés par lui, ne seraient-ils pas pour quelque chose dans ce délire de parentalité du christ ? Peut-on voir ici les prémisses de sa construction délirante de « mère-père » ?

⁶ *Ibidem*, t. XIII, p. 15.

⁷ J. Lacan, Le séminaire, Livre III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 99.

⁸ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, *op. cit.*, p. 569.

⁹ A. Artaud, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. XV, p. 45.

En 1943, il est hospitalisé à l'hôpital de Rodez, pris en charge par le Docteur Gaston Ferdière¹⁰ qui va tenter de le traiter en lui administrant des électrochocs. Ce médecin n'est pas choisi au hasard. Il est à cette époque très proche du surréalisme et de ses représentants, courant artistique dans lequel s'inscrit Artaud. C'est à partir de cette hospitalisation que sa métamorphose délirante va émerger. Métamorphose qui évoluera de son délire de père-mère à celui de mère-père, pour aboutir à la création de ses « filles de cœur ». Elle sera accompagnée d'une période scatologique avec déclinaison du signifiant caca sous toutes ses formes, évocatrices des théories sexuelles infantiles : « Peut-être que les enfants sont faits avec le caca chié des âmes par leur utérus, suis-je moi une âme chiée par mon propre utérus et qui se refait toujours au milieu de la bataille des esprits ?¹¹ ».

Son délire se manifeste aussi sous la forme d'une sorte de langue inventée, une glossolalie, auquel il aura de plus en plus recours y compris dans l'écriture. Il déclare avoir écrit un livre, *Letura d'Eprahi Falli Tetar fendî Photia o fotre indi*, dans une langue que tout le monde pouvait comprendre et qui n'était pas le français. Livre perdu, « dévoré par les rats¹² ». Il utilisera cette langue dans une adaptation du texte anglais *Alice au pays des merveilles*, *De l'autre côté du miroir* qu'il intitulera *L'Arve et l'Aume. Tentative anti-grammaticale contre Lewis Carrol*¹³.

Vers la fin de sa vie, son délire s'axe davantage sur le corps, il se désigne comme étant « Moi le corps¹⁴ ». Concernant les douleurs physiques ressenties jusqu'à sa mort il écrira : « La matrice c'est la douleur¹⁵ ». Ce qui peut être entendu comme l'énoncé de la loi selon laquelle l'enfantement est lié à la douleur. Artaud mourra en 1948 des suites d'un cancer du rectum, « cet humus de la terre utérine anale où se refont les corps de tous les morts¹⁶ ».

C'est durant son hospitalisation à Rodez qu'Antonin Artaud commence à élaborer de nombreux textes qui concourent tous à

¹⁰ G. Ferdière, « J'ai soigné A. Artaud », *Antonin Artaud ou La santé des poètes, La tour de feu* n° 63-64, décembre 1959, p. 28.

¹¹ A. Artaud, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. XX, p.150.

¹² *Ibidem*, t. IX, p. 231.

¹³ *Ibidem*, p. 157.

¹⁴ *Ibidem*, t. XI, p. 126.

¹⁵ *Ibidem*, t. XVI, p. 215.

¹⁶ *Ibidem*, t. XI, p. 146.

l'élucubration d'un énoncé des origines excluant le père, dans une histoire entièrement reconstruite par son imaginaire. Ce qui va l'amener à construire son délire de mère-père évoqué dans la partie de son œuvre sous-titrée *Les cahiers de Rodez*. Artaud refuse l'engendrement génital, la filiation, il préconise leur abolition : « Il n'y a pas de Père-Mère¹⁷. Celui que je suis fait ce qui lui plaît et ne rentrera jamais nulle part. Le père n'est qu'une idée soumission imposée par son infini au christ par humilité et qui l'a perdu. Cela ne recommencera plus¹⁸ ». Il doit construire un nouvel énoncé des origines échappant au rapport père, mère, enfant. Il doit inventer un moyen de se construire par auto création, auto-engendrement : « je me refais dans ma volonté¹⁹ » écrit-il. Mais pour se refaire dans sa volonté de façon acceptable il faut nier ce qui est : « Je ne suis pas Artaud, je ne suis pas dans Artaud, je ne touche pas Artaud, je suis la négation de son esprit²⁰ ». Il est contraint de se construire en une unité imaginaire qui le pose comme individu sans autre semblable, engendré par lui-même et se revendique propriétaire de sa création.

Le rejet de la fonction paternelle le conduit à substituer le nom de sa mère en signant ses écrits *Antonin Nalpas*, au nom de son père Antoine Roi *Artaud*, patronyme encombrant peut-être trop évocateur d'Édipe Roi (n'y aurait-il pas là confusion entre nom et prénom, à rapprocher de son délire de père et de mère du christ construit sur ses propres prénoms ?). Il a recours à une identité de substitution. C'est la mère maintenant qui, par une sorte de métaphore délirante, peut lui permettre l'accès à un nom propre. Cette substitution ne suffit pas pour répondre à la question du comment constituer un corps vivant sans passer par la sexualité. Où est la solution ? Rien chez Artaud ne vient authentifier la dimension symbolique de la filiation ; les catégories père, mère, masculin, féminin, ne tiennent plus : la réalité de la procréation est rejetée. Confronté à la différence des sexes, la mère ne pouvant engendrer sans avoir recours à la sexualité et donc au père, Artaud envisage d'emprunter la voie de la féminisation. C'est par le recours à ce que j'appellerais une binarité sexuelle qu'il va élucubrer un processus d'auto procréation.

¹⁷ Ici le Père-Mère appartient à la symbolique extrême-orientale. Le Père-Mère Amogha-Siddhi personnifie l'omnipotence. Il porte en main une croix aux branches courtes qui symbolise l'équilibre, l'immuable, la toute-puissance. T. XV, note p. 367.

¹⁸ A. Artaud, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. XV, p. 117.

¹⁹ *Ibidem*, t. XVII, p. 77.

²⁰ *Ibidem*, t. XVI, p. 178.

« Me tenant hors de ce moi distant j'ai pensé, me voyant dans l'être et son électricité : je vais finir moi aussi, si l'être ne finit pas et si je n'ai pas d'autre issue que l'être, par réaliser le désir charnel de me confondre avec ce féminin²¹ ». Il énonce là son choix du féminin, mais s'agit-il d'un choix ? Cette voie du féminin ne semble pas complètement assumée par lui, n'emploie-t-il pas le conditionnel lorsqu'il énonce : « si l'être ne finit pas et si je n'ai pas d'autre issue que l'être » ? L'électricité faisant ici écho aux électrochocs auxquels il est soumis. S'il ne lui reste pas d'autre issue alors il va consentir à la féminisation. Mais ce consentement demande un remaniement de tout l'ordre sexuel, différent de ce qu'il dit être pour lui sa nature : « Je ne suis ni mâle ni femelle mais la femme est mon expression si l'homme est ma nature²² ». Là se profile ce que Lacan nomme « pousse-à-la-femme ». Ce pousse-à-la-femme semble passer pour Artaud par une identification à sa mère - Nalpas remplace Artaud - et à La mère : « *La mère c'est moi et j'ai de petites mères, mes filles premières-nées*²³ ».

Cela ne suffit pas à le réconcilier avec lui-même. La question à présent est de savoir comment la mère peut devenir père. Cette inversion suppose une nouvelle théorie de la paternité : « Toute la question de la génération est à reprendre absolument sur un autre plan » ou « Je suis la mère-père et non le père-mère car c'est par la mère la terre de mon corps que je fais mon être en moi et non par le seul esprit de volonté²⁴ ». Il témoigne ainsi d'une disjonction radicale entre anatomie et jouissance, où cette dernière gagne, s'impose comme féminine.

La solution de la question de la filiation va s'imposer pour Artaud en termes de création réelle par son imaginaire plutôt qu'en termes de nomination symbolique. C'est dans un délire de création absolu d'une famille mythique qu'il donne vie à une cohorte de ce qu'il nomme ses « filles de cœurs », chacune ayant sa fonction :

Je suis en train d'essayer de faire un petit monde de 5 filles, celle qui distingue mon corps, celle qui presse mon cœur, celle qui distingue ma conscience, celle qui reconnaît mon âme, celle qui ressent ma volonté,

²¹ A. Artaud, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. XV, p. 45.

²² *Ibidem*, t. XVI, p. 65.

²³ *Ibidem*, t. XVII, p. 181.

²⁴ *Ibidem*, t. XVIII, p. 110.

celle qui dit : Elle est revenue, et qui sourit d'amour. Mon cerveau a arrêté la jouissance en rêve mais on m'en a fait accepter dans la vie²⁵.

On remarquera que Artaud emploie le pronom personnel féminin *Elle* pour se désigner. Cinq filles mais six fonctions ? prémisse à l'arrivée d'une sixième qui vient compléter cette cohorte. Il leur donne les prénoms de ses grand-mère paternelle et maternelle Catherine et Nénéka, qui sont sœurs dans la réalité, et aux quatre autres les prénoms de ses amies de cœur Anie, Cécile, Ana, Yvonne. Ces six femmes ayant eu une grande importance dans sa vie : « J'ai six filles, mais ce n'est pas par le cu que j'y tiens mais par la couronne d'épine — et la sueur de sang²⁶. »

De par la forclusion du signifiant du Nom-Du-Père, confronté à la question de la procréation, il ne peut y répondre que par ce délire d'être « la mère-père », en faisant de son corps de père un corps de mère, matrice qui engendre ses filles, supports de son corps morcelé. Il veut être parents, parents avec un s, parent double, il est parent bisexué anatomiquement, l'organe masculin qu'il nomme son « zob » fait partie intégrante de l'organe féminin : « j'engendre mon ome, mon être, mon zob par mon con²⁷ ». Le signifiant père étant rejeté, la mère devient La mère toute. Il atteint là une fonction féminine dans sa signification symbolique essentielle. Pourquoi cette mater-paternité délirante doit-elle donner naissance à une progéniture féminine issue d'un père féminisé ? Pour Artaud, c'est l'amour de la fille qui doit donner corps au père : « L'amour de la fille contient le Père dans son cœur car la fille est née dans l'arcature de l'être et que le père juge son feu digne il descend en elle pour qu'elle lui donne corps par son amour²⁸. » Les filles peuvent aimer le père, et le père les aimer. Artaud leur voue un amour fou. Il détaille la complexité des sentiments qu'il ressent à leur égard à la foi filles, femmes, maîtresses, sœurs ou grand-mères mais aussi les supplices auxquels elles sont soumises (violées, noyées, étranglées).

C'est par ce biais incestueux, hors interdit phallique, par cette forme de mater-paternité qu'Artaud cherche à traiter la question de la procréation. Il met en évidence certains effets que peut produire la

²⁵ *Ibidem.*, t. XVII, p. 98.

²⁶ *Ibidem.*, t. XX, p. 48.

²⁷ *Ibidem.*, t. XVII, p. 242. La note en page 311 indique que « ome » est écrit en surcharge sur « âme ».

²⁸ *Ibidem.*, p.189.

forclusion du Nom-Du-Père, en tant que support de la loi fondamentale de l'interdiction de l'inceste.

Il entretient des relations tant de mère que de père incestueux. Ces filles, qui sont d'abord « filles de cœur » répondent à la forme d'amour platonique idéale, purement imaginaire, qu'Artaud oppose à la relation sexuelle : « Je ne suis pas neutre, je suis mâle, je désire l'homme et la femme, je me masturbe et je baise, ne pouvant me baiser moi-même je fais des femmes pour les baiser, je ne les baise pas non plus mais je veux les voir jouir par l'imagination²⁹. » La jouissance prend là une signification féminine prévalente, logée dans un délire que le sujet doit soutenir d'une perpétuelle construction.

Ses filles vont devenir à la fin de sa correspondance des « filles de cul » (qu'il écrit aussi cu) formées pour Artaud au sein d'un anus qui se métamorphose en utérus. Artaud intègre dans son délire la forme féminine qu'il n'a pas symbolisée. Il le fait dans une prolifération de l'imaginaire pas sans rapport avec ce qui émerge de confusions anatomiques dans les théories sexuelles infantiles décrites par Freud.

La solution que construit Artaud à sa psychose n'est pas comme chez Schreber, celle de se faire le partenaire féminin de l'Autre, de Dieu « [...] être la femme qui manque aux hommes³⁰ ». Il s'agit pour lui de prendre la place de l'Autre en tant que lieu originaire du langage. Il est une pure création, pris dans un langage dont il est le seul à comprendre le sens, créateur du monde qui l'entoure : « Moi Antonin Artaud je suis mon fils, mon père, ma mère et moi³¹ » ou : « J'étais là avant Dieu³² ». C'est dans l'écriture poétique, par le pouvoir créateur d'une forme de parole en prise directe sur le réel qu'il tente de trouver une solution à sa psychose.

La différence entre le délire de Schreber, pour lequel Lacan évoque le terme de fantasme comme entrée dans la psychose, et celui d'Artaud, tient dans leur rapport à la jouissance. Pour Artaud, si jusque là la binarité sexuelle lui permettait d'osciller entre mère-père et père-mère, il n'y a plus d'ambiguïté, il affirme à présent sa féminisation : « Le féminin

²⁹ *Ibidem*, p.191.

³⁰ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, *op. cit.*, p. 566.

³¹ A. Artaud, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. XII, p.177.

³² *Ibidem*, t. XIX, p. 189.

est l'âme vaginale, le cœur est l'âme phallique, les deux sont en moi³³ » ou « Je suis une femme, moi³⁴ ». Artaud installe dans un intervalle mère/fille une jouissance masculine, lui permettant en devenant mère de s'imaginer comme père. Il ne renonce pas complètement à sa virilité, mais il y a un nécessaire devenir-femme à la fonction de progéniteur. C'est la mère qui contient du père. Il rabat le féminin sur le maternel et sur une illusoire position mère-père : « C'est moi qui suis la mère-père³⁵. »

Schreber, lui, abandonne sa virilité sur un mode transsexuel. Il doit être aimé de Dieu. Sa transformation en femme se manifeste sur différents versants : devenir la femme de Dieu pour créer une nouvelle humanité ; ensuite une expérience de jouissance irrépressible qu'il décrit à la fois comme une volupté féminine éprouvée partout dans son corps et comme une béatitude : « Les nerfs de la volupté ne se rencontrent répartis dans le corps tout entier que chez la femme, tandis que chez l'homme ils sont confinés aux parties sexuelles » ; et enfin il s'accepte et se justifie : « Je serais curieux qu'on me montre quelqu'un qui, placé devant l'alternative ou de devenir fou en conservant son habitus masculin, ou de devenir femme mais saine d'esprit, n'opérerait pas pour la deuxième solution³⁶ ».

Dans les deux cas, le sujet tente de suppléer un signifiant forclus, le Nom-Du-Père, par le « faire exister » d'un signifiant manquant, *La femme*. Cette femme vers laquelle le psychotique est poussé, n'est pas une femme comme les autres. Il s'agit d'une femme issue d'un imaginaire délirant, une femme toute, non soumise à la castration.

Dans cet espace où la jouissance ne trouve pas d'arrimage, la femme, telle que produite par le « pousse-à », vient tenter de réparer le trou dans le symbolique « comme une pièce qu'on colle là où initialement s'était produite une faille dans la relation du moi au monde extérieur³⁷ ». Confronté au débordement de la jouissance, faute de pouvoir se faire représenter par un signifiant auprès de l'Autre jouisseur, le psychotique n'a d'autre choix que de le compléter afin d'incarner l'objet de la jouissance de l'Autre, mais aussi de tenter de significantiser cette position.

³³ *Ibidem*, t. XVIII, p. 20.

³⁴ *Ibidem*, t. XVII, p. 242.

³⁵ *Ibidem*, t. XVIII, p. 27.

³⁶ D. P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, 1985, p. 151.

³⁷ S. Freud, « Névrose et psychose », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 285.

La différenciation sexuelle n'est pas symbolisée, et Artaud peut s'imaginer aussi bien homme que femme. Ce qui va lui permettre d'organiser un délire où il se revendiquera mère-père de ses filles de cœur : « Je suis l'âcreté, le sexe, le père et la mère, mais j'ai besoin d'un corps en moi qui me réponde pour produire une fille, ce corps est le mien et je le baise en moi³⁸. »

Artaud cherche à répondre à la question de son être par une féminisation délirante. C'est dans l'élaboration de cette création délirante que toute la fonction symbolique sera mise en jeu par Artaud. C'est par l'écrit qu'il va mettre en œuvre ses créations, procréation sans copulation, et donner naissance à ses filles de cœur. Ce qui lui fera écrire dans les dernières années de sa vie :

J'ai toujours fait cela toute ma vie d'appeler des êtres vrais avec mes forces naturelles et d'avoir cru à un nouveau langage inventé et peu à peu je l'ai formé et des êtres vrais sortis de ce langage sont apparus³⁹.

³⁸ A. Artaud, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. XX, p. 26.

³⁹ *Ibidem*, t. XXI, p. 132.